

Sur la possibilité de mesurer et de comparer le bien-être

Gaël Brulé, Christian Suter

Le bien-être a récemment gagné du terrain : dans les sphères du marketing et du privé, au sein des administrations et des gouvernements. Mais comment peut-on mesurer et évaluer le bien-être ? Est-il possible de le comparer, notamment entre les pays et les cultures ?

Depuis le rapport Stiglitz Fitoussi remis au gouvernement français en 2009, le désir de faire du bien-être un objectif de politiques publiques n'est plus tabou, comme en attestent les efforts de certains gouvernements et de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE). Encore convient-il de s'entendre sur son évaluation, voire sur sa mesurabilité. Cela n'a rien de trivial et celui ou celle qui le fait ressemble parfois à un équilibriste. En effet, comment faire pour bien mesurer le bien-être, sachant que la mesure est sujette à des effets enquêteur (par exemple réponses déclarées supérieures si l'enquêteur est handicapé), de contexte (ressentis déclarés plus positifs le vendredi que le lundi), des effets questionnaire (la question sur le bien-être après une question sur ses enfants ou sur

le terrorisme n'aura pas le même effet) ? Quand bien même s'entendrait-on sur la mesure, peut-on alors la comparer, notamment entre les pays ?

« Empreintes culturelles » dans l'évaluation du bien-être

Comme le rappelle le rapport social suisse¹, le bien-être peut être évalué du point de vue objectif (répartition des biens sociaux, diversité culturelle, intégration sociale, régulation politique, environnement) ou du point de vue subjectif, en interrogeant les individus. Il y a alors plusieurs concepts pour l'appréhender : bien-être cognitif (dimension rationnelle), bien-être hédonique (dimension émotionnelle) ou bien être eudémoniste (dimension psychosociale). C'est le premier, généralement mesuré par la question de la satisfaction de vie, qui est le plus communément utilisé, suivant

1 Ehrler, Franziska et al. (2016) : Rapport social : Bien-être, Zurich.

les recommandations de l'OCDE². Les répondants se positionnent alors sur la question suivante : « De manière générale, dans quelle mesure diriez-vous que vous êtes satisfait·e de votre vie ? ». Lorsque l'on interroge les individus sur cette question, les habitants de l'Europe de l'Est ou d'Asie visent facilement le milieu de l'échelle (5 sur une échelle de 0 à 10), alors que les habitantes et habitants d'Amérique latine ont une propension à viser facilement la plus haute valeur de l'échelle (10), ce que nous avons appelé ailleurs le «10 excess»³. Par exemple, 46% des Portoricains ont coché la case « 10 » dans le World Values Survey de 2006, contre « seulement » 17% des Suisses par exemple, qui vont plus volontiers cocher la case 8 (36%), alors que les niveaux moyens de bien-être sont pourtant comparables (8 en Suisse et 8,5 à Porto Rico).

Les univers mentaux dans lesquels résonnent ces questions font que l'on retrouve des « empreintes culturelles » dans la façon dont les habitants d'un pays répondent. Ces empreintes culturelles dépassent les questions sur le bien-être et tendent à englober la façon dont les individus répondent en général. On observe même des différences culturelles au sein des pays. Par exemple, O. Baron-Epel et ses collègues ont montré qu'en Israël, les répondants arabes avaient plus tendance à choisir les extrémités de l'échelle que les répondants juifs⁴. Dès lors, que faire de l'hétérogénéité de ces empreintes culturelles ? Doit-on rejeter toute tentative de comparaison ?

Rien n'est moins sûr. Si les répondants sont influencés par leur provenance culturelle, les caractéristiques objectives au niveau des pays (niveau de prospérité, sécurité, cohésion sociale, inégalités en tous genres, qualité du gouvernement, etc.) permettent d'expliquer jusqu'à 75% des réponses, comme l'a montré R. Veenhoven, qui estime par ailleurs l'influence des empreintes culturelles à 5-10%⁵.

L'universalité des besoins sociaux

Pourquoi alors est-ce que le discours qui dit en substance « rien n'est comparable » a-t-il autant de poids ces dernières décennies ? Ce discours semble procéder d'un ethos postmoderne empreint de relativisme et qui n'incite guère au rassemblement. Pour certains, il semble ainsi préférable de dire que tout est différent et d'abandonner tout effort de comprendre les phénomènes de manière globale. C'est un tour de passe-passe rhétorique très utilisé de nos jours ayant pour effet de niveler la plupart des questions subjectives. Pourtant, la différence n'empêche pas la com-

2 OECD (2013) : Guidelines on measuring subjective well-being, Paris.

3 Brulé/Veenhoven (2017).

4 Baron-Epel, Orna et al. (2010) : Extreme and acquiescence bias in a bi-ethnic population, dans : European Journal of Public Health 20/5, pp. 543-548.

5 Veenhoven (2016).

Zusammenfassung

Das Wohlbefinden (bien-être) hat in jüngerer Vergangenheit nicht nur im Privatleben oder im Bereich des Marketings Einzug gehalten, sondern auch in Verwaltungen und Regierungen. Wie Wohlbefinden gemessen werden soll, ist aber alles andere als klar. Die verwendeten Skalen oder die Reihenfolge der gestellten Fragen beispielsweise können die Resultate beeinflussen. Insbesondere sind kulturelle Einflüsse zu berücksichtigen: Menschen in Lateinamerika beispielsweise geben tendenziell höhere Skalenwerte an, wenn sie nach ihrer Zufriedenheit gefragt werden, als Menschen in Osteuropa oder Asien. Trotz dieser Unterschiede sollte das Messen des Wohlbefindens nicht zurückgewiesen werden, wie es Kulturrelativisten gerne tun. Menschen drücken ihr Wohlbefinden unterschiedlich aus, doch die sozialen Bedürfnisse sind universell und können somit – mit der nötigen Vorsicht – gemessen und verglichen werden.

paraison. Que notre niveau de tennis soit « différent » de celui de Roger Federer n'empêche pas qu'il soit possible d'y établir une hiérarchie. De même, derrière la diversité des réponses sur le bien-être, il est possible de voir des différences de niveau et d'apercevoir une certaine unité dans les phénomènes qui y mènent. Que notre bien-être diffère de celui de notre voisin ou de notre tante n'empêche pas que nous ayons tous besoin de respect et de reconnaissance, d'apprendre et d'être aimés, des besoins largement interculturels. Or nous sommes loin d'être égaux devant la façon dont nos vies répondent à nos besoins.

Pour certains, comparer le bien-être d'un Suisse au bonheur d'un Guinéen revient à comparer des pommes et des oranges. Pourtant, malgré des différences évidentes, il est possible de rassembler diversité et unité, comme nous l'expliquions dans « Le bonheur n'est pas là où vous le pensez »⁶. Un parallèle est tentant. Par exemple, que des étoiles soient différentes et singulières n'empêchent pas que les conditions pour que les étoiles brillent soient les mêmes : un gaz qui brûle, des dimensions minimale et maximale critiques, une atmosphère favorable, etc. Il en va de même pour le bien-être : que celui des Suisses s'appuie sur d'autres facteurs qu'en Guinée ou à Porto Rico n'empêche pas de voir que les mêmes facteurs conduisent au bien-être, même si les routes qui y mènent peuvent être fort différentes. Que je trouve mon sens dans le travail ou dans Dieu n'empêche pas que le besoin de sens dans la vie est un besoin universel. Les besoins sociaux sont universels, qu'ils soient assouvis avec un seul ami, un animal ou un millier de connaissances.

6 Brulé (2018).

Ainsi, au-delà des discours relativistes et des injonctions à ne rien comparer, sans gommer les différences interculturelles, nous sommes tous des humains, et si notre bien-être s'exprime différemment, il est bien une aspiration universelle, qu'il est, avec prudence, possible de mesurer, d'évaluer et de comparer.

●

Références

- Brulé, Gaël (2018) : Le bonheur n'est pas là où vous le pensez. Itinéraire vers une vie plus heureuse, Malakoff.
- Brulé, Gaël et Ruut Veenhoven (2017) : The '10 excess' phenomenon in responses to survey questions on happiness, dans : Social Indicators Research 131/2, pp. 853-870.
- Veenhoven, Ruut (2016) : Le bonheur : Angle mort de la sociologie, dans : Sciences & Bonheur 1, pp. 32-42.
- Rottenburg, Richard et al. (2015): The World of Indicators: The Making of Governmental Knowledge through Quantification (Cambridge Studies in Law and Society), Cambridge.
- Ruoss, Thomas (2018): Zahlen, Zählen und Erzählen in der Bildungspolitik. Lokale Statistik, politische Praxis und die Entwicklung städtischer Schulen zwischen 1890 und 1930 (Historische Bildungsforschung 4), Zurich.

Link

www.sciences-et-bonheur.org

Les auteurs

Gaël Brulé est post-doctorant à l'Institut de sociologie de l'Université de Neuchâtel. Il a obtenu son doctorat à l'Université de Rotterdam avec une thèse dans le domaine des « happiness studies ». En 2016, il a fondé la revue en ligne « Sciences & Bonheur ».

Christian Suter est professeur ordinaire de sociologie à l'Université de Neuchâtel. Ses domaines de recherche sont entre autres la sociologie économique, les indicateurs sociaux et le « social reporting ».

